

## Petits éditeurs Bib92 – Sélection mars 2016



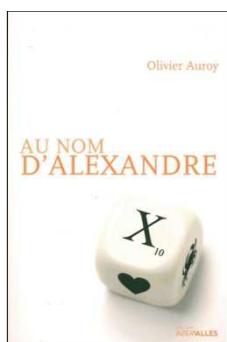
**Astrud, Michèle. - Nous entrerons dans la lumière. - Aux forges du Vulcain, 2016. - 312 p. - 19 €**

Après la tragédie qui a touché sa famille, Antoine démissionne de son poste au lycée. Le départ de sa femme le plonge dans une semi-dépression et les visites régulières qu'il rend à sa fille deviennent sa seule vraie occupation. Dans sa mémoire, il reconstitue les événements de l'après-midi où Chloé s'était fait agresser dans les buissons du parc, les jeux et sa propre négligence. Il sait qu'il avait fait trop confiance à sa fille et à tous les délinquants du parc à qui il expliquait l'art de la photo au lieu de s'occuper de son enfant.

Depuis dix ans, Chloé se trouve dans un établissement spécialisé pour enfants malades, où elle se sent comme dans une prison, se distrayant uniquement par les échanges avec son père.

Au moment où l'institut ferme, le père et la fille se retrouvent face à face pour évoquer le passé. Dans une ambiance oppressante digne d'un roman post apocalyptique (une chaleur étouffante, la migration de la population), Chloé met enfin les mots sur sa douleur, elle raconte la peur ressentie dans le parc et l'attitude immature de la mère qui fuit le problème familial en s'exilant aux États-Unis. Le voyage qu'ils entament à la recherche du patrimoine cinématographique d'une certaine Sonia (amour de jeunesse d'Antoine) sera un bon prétexte pour tisser un lien tendre et indestructible entre les deux personnages. Chloé fera ainsi ses choix d'adulte, Antoine déterra des non-dits du passé pour ne pas tourner la page et oublier comme l'a fait sa femme...

Un roman initiatique sur la mémoire, la transmission et sur la relation intergénérationnelle, les adultes sont montrés irresponsables et lâches préférant plutôt se taire qu'assumer leur rôle. Sur les regrets et la reconstruction, aussi car rien n'est irréversible, c'est la nouvelle génération qui en détient le secret...



**Auroy, Olivier. - Au nom d'Alexandre. - Intervalles. - 223 p. - 19 €**

Le personnage principal, un mourant de 40 ans en phase terminale, raconte sa vie à une journaliste, Fanny, la narratrice, chargée d'établir sa biographie et revenir sur son singulier métier, « onomaturge », créateur de mots.

On navigue entre une ambiance très incarnée, chargée en émotion –le corps mourant d'Alexandre en unité de soins palliatifs, l'arrière-plan familial– et une autre, très intellectuelle, faite de mots articulant formes, concepts et connotations.

Le retour sur la vie du personnage est l'occasion de développer les thèmes de l'amitié, des relations aux parents et grands-parents, de l'amour et du rapport filial.

A la lecture de ce texte, on peut songer au premier roman d'Amélie Nothomb, L'hygiène de l'assassin, où un personnage isolé, misanthrope romancier et atteint lui aussi d'un cancer, est interrogé sur sa vie par une journaliste, Nina, qui comme la journaliste d'Au nom d'Alexandre, cherche à percer l'énigme de l'auteur en

fin de vie (de fait, il y a là du Citizen Kane). Malgré ce parallèle, les deux intrigues sont bien distinctes, et si la langue joue un rôle important dans les deux œuvres, le roman d'Olivier Roy ouvre sur une perspective plus positive et moins cynique –ce qui rapproche en revanche les deux récits étant la célébration de l'intelligence des mots, de la langue et des idées.

En conclusion, une belle lecture, agréable et qui satisfait tant la dimension émotionnelle que l'approche intellectuelle.



**Barreau, Nicolas. - La vie en Rosalie. - H. d'Ormesson. - Traduit de l'allemand. - 316 p. - 19 €**

Après des études d'arts graphiques et de design, Rosalie ouvre une coquette papeterie dans le quartier Saint-Germain à Paris. Elle la décore en bleu, c'est sa couleur préférée... Des touristes et des acheteurs de passage sont ravis d'y trouver des cartes manuscrites à message, faites sur place ou sur commande à l'encre de Chine. Les années passent et à chacun de ses anniversaires, Rosalie monte les escaliers de la Tour Eiffel pour en jeter une carte avec le même vœu : rencontrer l'homme qui n'hésiterait pas à l'inviter au "Jules Verne", le restaurant du haut de la Tour. Elle ne compte même pas sur son petit ami, un sportif acharné obsédé par une nourriture saine, donc ça reste un rêve...

Son destin bascule au moment où Max Marchais, auteur pour la jeunesse à succès, passe le seuil de sa boutique pour lui demander d'illustrer un nouveau livre. Rosalie accepte avec joie de travailler avec celui dont les histoires ont bercé son enfance, songeant aussi à l'argent qu'elle pourra gagner si le livre est bien vendu. Une fois dans la vitrine, l'album intitulé "Le Tigre bleu" attire des clients et Rosalie Laurent est félicitée pour la qualité de son travail. Elle ne se doute même pas que l'histoire racontée dans le livre a son double, de l'autre côté de l'Atlantique : un avocat américain, Robert Sherman, semble la connaître par cœur... Un plagiat ? Il serait fort possible que le romancier vieillissant ait perdu l'inspiration... Rosalie a du mal à y croire, donc elle mènera sa petite enquête...

Ce roman m'a enchanté par son style et son intrigue. On a envie de suivre les aventures des personnages très attachants et humains pendant longtemps. Chacun d'eux apporte ses secrets pour faire vivre l'histoire.

Une comédie romantique par excellence, un livre qui fait du bien, avec une qualité d'écriture hors du commun.



**Beyrouk. - Le tambour des larmes. - Elyzad, 2015. - 239 p. - 19 €**

Rayhana fuit les siens à travers le désert mauritanien. Chargée du tambour appartenant à sa tribu, elle recherche la seule personne qui lui est proche : Mbarka, l'ancienne esclave de sa mère, sa confidente, sa sœur de cœur. Elle veut également retrouver son fils qu'elle avait dû abandonner pour éviter le scandale et épouser Memed...

Lors du long voyage, Rayhana nous dévoile son histoire. Séduite par un étranger, Yahya, venu avec d'autres chercheurs d'or, la jeune fille, flattée d'avoir été élue, a cru en un grand amour...

La bédouine, élevée à l'écart des villes, dans la tradition tribale, découvrira la civilisation urbaine où les gens ne se connaissent pas, vivant malheureux et solitaires. Avec un regard de Rayhana qui pourrait paraître naïf,

mais que l'auteur rend digne, le choc des civilisations est énorme, la jeune fille se sent perdue, elle étouffe dans la ville.

Le tambour emmené dans le désert lui rappelle son campement, le fait de l'avoir volé est un acte de vengeance sur ceux qui l'ont forcé à subir un cauchemar, Rayhana choisit d'humilier sa tribu en lui ôtant son symbole, le rezzam-tobol devient le témoin de son errance et son fidèle compagnon, elle ne l'abandonnera jamais...

Le roman est rempli de symboles d'appartenance : à une culture, à un groupe, aux croyances et traditions, à l'amour et à l'amitié. Il décrit un peuple débordant d'hospitalité, avec des principes spécifiques mais ô combien universels, vivant dans la poésie du désert, parmi des troupeaux de chameaux et le chant des bergers. Malgré son malheur, Reyhana décide d'aller jusqu'au bout, décidée à poursuivre son chemin avec détermination et fierté, pour « retrouver les battements de cœur qu'ils m'avaient volé ».

Une magnifique épopée transmise dans un langage des conteurs et un petit bijou très actuel.



**Binet, Laurent. - La septième fonction du langage. - Grasset, 2015. - 494 p. - 22 €**

« Le 25 février 1980, Roland Barthes est assassiné alors qu'il transportait un document sur la septième fonction du langage, qui permet de convaincre n'importe qui de n'importe quoi. Le commissaire Jacques Bayard et le sémiologue Simon Herzog enquêtent dans le milieu intellectuel français et découvrent l'existence d'une société secrète, le Logos Club. »

Même pour ceux et celles qui n'ont jamais étudié la linguistique, ce roman est tout à fait accessible et délicieux. Des intellectuels et politiques célèbres à qui l'on prête des intentions et des actions tellement invraisemblables que paradoxalement l'ensemble est absolument crédible. Beaucoup d'humour et une très belle écriture pour ce deuxième roman. Un vrai régal !  
Prix du roman Fnac 2015, prix Interallié 2015.



**Burrett, Alex. - Ma chèvre s'est mangé les pattes. - Aux forges du Vulcain, 2015. - Traduit de l'anglais. - 315 p. - 18 €**

« Ma chèvre s'est mangé les pattes » est en fait le titre de la première nouvelle de ce recueil de nouvelles plutôt courtes (30 pour un peu plus de 300 pages). On se retrouve plongé dans l'univers à l'humour très noir de l'auteur, ce qui n'est pas pour déplaire où le sang, la mort, des animaux faisant des monologues, la critique sociale se croisent sans qu'on soit surpris plus que ça. Il touche donc à plein de genres littéraires : le fantastique, le conte, le roman noir, l'anticipation, l'horreur, la chronique personnelle (souvent très absurde), mais toujours avec le même humour à la fois très anglais avec un côté très non-sens, mais aussi un côté très noir et trash. La traduction rend très bien les changements de registres qui peuvent exister d'une phrase à l'autre, notamment avec l'utilisation d'expressions du quotidien, souvent très rigolotes dans un contexte inattendu. Vous voilà embarqué dans des histoires incroyables : il y a bien la chèvre qui s'est mangé les pattes et qui vit maintenant harnachée sur un radeau qui lui permet de surfer sur un étang, le diable qui organise des voyages organisés gratuits en enfer pour montrer que ce n'est pas si horrible que ça, l'histoire de cette crème qui permet d'avoir une beauté absolue, l'ex-femme de Dieu plus exceptionnelle que lui grâce à son don pour

faire des confitures, l'immortel qui pense que c'est l'absence d'émotions qui rend immortel et qui refuse de suicider même s'il en a marre parce qu'il a peur de rester handicapé pour l'éternité s'il se loupe, un homme qui intellectualise le cannibalisme, une maison dans laquelle des portes et des fenêtres apparaissent, un homme mal embringué à cause d'un mensonge originel idiot où il a fait croire à sa bien-aimée qu'il est intolérant au lactose, un peintre qui a tué son maître qui était un pervers manipulateur et qui a fait un tableau avec son corps.

On est donc dans un univers débridé, très cru et violent, mais on se délecte de ces histoires même si logiquement dans un recueil de nouvelles, certaines sont vraiment moins bonnes.

Alex Burrett donne vie aux rats, aux cannibales, aux meurtriers, aux rats. Et c'est délectable, drôle et surprenant.

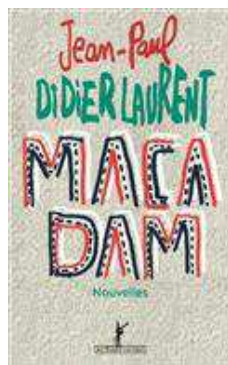


**Choplin, Antoine. - Une forêt d'arbres creux. - La Fosse aux ours, 2015. - 115 p. - 16 €**

Terezin, République Tchèque, décembre 1941 : Bedrich arrive dans le ghetto avec sa femme et son fils de moins d'un an. Il intègre le bureau des dessins où il trouve un peu de satisfaction à réaliser les commandes de plans. Cela lui permet d'oublier le dortoir étouffant, la faim, la fatigue, l'angoisse. La nuit, avec quelques camarades, ils se retrouvent en cachette pour dessiner librement et cachent leur carton pour que ces dessins puissent, peut-être, un jour témoigner. En mai, tout s'arrête. Bedrich ne peut plus retrouver

Johanna dans la journée pour une petite promenade. Les femmes et enfants ont été transférés. Certains compagnons sont morts de maladie ou sous la torture. Le groupe clandestin s'est fait repérer. Lui-même, Bedrich, doit monter dans un convoi.

Il ne s'agit pas d'une fiction. Bedrich Fritta (1906-1944) a existé et quelques dessins ont été retrouvés, dont celui qui orne la couverture du roman. Le livre d'Antoine Choplin est bouleversant et magnifiquement bien écrit comme ses romans précédents.



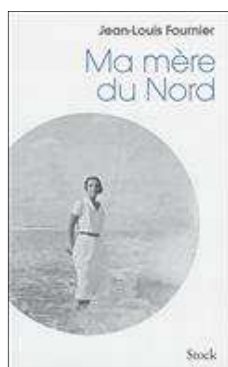
**Didierlaurent, Jean-Paul. - Macadam. - Au diable vauvert, 2015. - 160 p. - 15 €**

« Dix nouvelles mêlant humour, noirceur et poésie. Un vieillard dangereux dans une maison de retraite. Un prêtre qui trompe ludiquement son ennui pendant les confessions. Un moustique écrasé sur une partition change le cours des choses. Dans un village, un fossoyeur n'enterre pas que des cadavres, etc. »

Comme pour tout recueil de nouvelles, certaines restent en mémoire alors que d'autres sont oubliées. L'histoire du musicien, de la partition et du torero méritent à elles seules la lecture des autres nouvelles.

On y trouve également la nouvelle à l'origine de son best seller « Le liseur du 6h27 ».





**Fournier, Jean-Louis. - Ma mère du Nord. - Stock, 2015. - 186 p. - 17,50 €**

« Portrait de la mère de l'écrivain, de l'enfance sérieuse mais gaie à Calais au rôle de femme rêveuse à Arras qui élève ses quatre enfants quasi seule. Un récit teinté de mélancolie pour écrire l'amour filial. »

Ah la figure de la mère ! Difficile pour Jean-Louis Fournier de maintenir son habituel ton mordant et corrosif. Cela n'en reste pas moins un beau portrait et une magnifique déclaration d'un fils à sa mère.



**Echenoz, Jean. - Envoyée spéciale. - Minuit, 2016. - 312 p. - 18,50 €**

« Constance est oisive. Le personnel chargé de son encadrement est parfois mal organisé pour l'aider à accomplir sa mission. Des bords de Seine à la campagne de la Creuse, le lecteur suit cette femme qui n'a de cesse de trouver à quoi s'occuper. »

Echenoz s'est visiblement amusé en écrivant ce roman au ton décalé, parfois caustique mais toujours drôle et léger. Justifiant ses choix narratifs auprès du lecteur à travers un dialogue fictif, l'auteur se joue de nous pour notre plus grand plaisir.

Le récit est d'une grande fluidité et les personnages sont autant loufoques qu'attachants.

A déguster sans hésitation !



**Gloeckner, Phoebe. - Vite, trop vite. - La belle colère, 2015. - Traduit de l'américain. - 332 p. - 22 €**

Avec Vite, trop vite, vous avez entre les mains un livre hors-normes. Hors-normes parce que c'est un objet hybride : un roman, une bande dessinée, une sorte de roman graphique, mais c'est aussi le journal intime de la jeune Minnie.

Minnie grandit dans le San Francisco des années 70, celui de la liberté sexuelle, celui des hippies, mais des hippies qui ont vieilli et ne sont plus un modèle. Les désillusions pointent leur nez.

Elle a 15 ans. Beaucoup de choses changent en elle : désirs, besoin d'autonomie, recherche des limites et de sa sexualité... Elle le raconte de manière très crue et personnelle, comme ça se passe. L'expérience qui la bouleverse tout au long du livre est cette relation qu'elle a avec Monroe, au moins de 15 ans son aîné, le copain de sa mère. Relation dont on se demande comment la mère met autant de temps à s'en rendre compte. Toutes les émotions passent en elle : amour, désir, tristesse, passion... Traversent aussi dans ces pages les autres garçons, les amis, le « collègue » (le lycée), les soirées, la famille, la petite sœur. Tout lui donne lieu à expérimentation dans la vie mais aussi dans le texte, le journal. Elle s'interroge sur ce qui se passe, souvent très perdue et teste ses limites notamment dans l'excès, la drogue et l'alcool, étant proche de l'autodestruction. Cela pourrait être le roman d'une descente aux enfers. C'en est à la limite parfois. Minnie se relève à chaque fois.

C'est un roman de l'entre-deux. C'est une adolescente encore très enfantine, fragile, manipulable et manipulée. Mais elle a des opinions sur les choses. Minnie est très curieuse. Même si ses résultats scolaires se dégradent, elle fait part tout au long du livre d'un intérêt très personnel sur la littérature, la science... Cela en fait une personne très attachante, créative (qui écrit des poèmes, dessine) et originale.

Ce journal est aussi l'expression d'une solitude assez forte, d'une adolescente qui veut se donner des airs d'adulte, mais qui ne nous trompent pas. Même si Minnie a plein d'amis et une sociabilité assez étendue, elle semble à la marge et peu écoutée. Sa mère la prend en charge de manière déstructurée, voire négligente. Le seul qui porte un regard d'adulte et la soutienne est Pascal. C'est l'ex de sa femme qui lui sert de père. Il lui écrit des lettres et essaie de lui servir de modèle. Il n'obtiendra que courroux en la décevant.

C'est aussi une entrée de biais dans le monde de la BD underground américaine dont Robert Crumb est le personnage phare à San Francisco et qu'on croise régulièrement. C'est le modèle dont Minnie (et le mentor de Phoebe Gloeckner par ailleurs) inspire pour dessiner ces grandes femmes aux gros cuisseaux. Les autres dessins sont vraiment de très bonne qualité et impressionnants, s'inscrivant dans une BD underground américaine avec une touche personnelle très réaliste.

Phoebe Gloeckner a grandi dans les années 70 à San Francisco et Minnie lui ressemble énormément physiquement. En effet, tout ce qui est arrivé dans le livre lui est arrivé en vrai, mais tout de même avec une construction romanesque.

Au final, c'est un très beau roman graphique à découvrir, par son approche très originale, son contexte et sa personnalité.



**Josse, Gaëlle. - L'ombre de nos nuits. - Noir sur blanc, Notabilia, 2016. - 195 p. - 15 €**

L'auteur a été "aspirée" par le puits de lumière de ce portrait de femme vue de dos. Elle part à Rotterdam pour le voir, puis le roman se met en place. G. Josse fait des recherches sur le Siècle d'or, mais ne veut pas écrire un roman historique.

En 1639, à Lunéville, Quentin de La Tour commence son tableau de Saint Sébastien à la lanterne (cf couverture) et cherche ses personnages. Laurent, son assistant, un orphelin qu'il a recueilli, est aussi narrateur (passages en italique). Le peintre comptant présenter

son œuvre au roi fait réaliser une copie par Laurent, qui suscite la jalousie du fils de l'artiste, moins doué.

De nos jours, à Rouen, une femme visite le Musée des Beaux-Arts. Elle s'adresse à son ex-amant qu'elle aime malgré tout, homme marié, alcoolique, qui s'est moqué d'elle et qu'elle a dû quitter. Elle remonte le cours de sa vie. L'auteur s'intéresse au thème récurrent de la solitude. Qu'avons-nous fait de nos vies ?

Le lecteur alterne entre ces deux époques et trois narrateurs. qui se répondent. Quel intérêt pour l'auteur d'alterner ces deux récits et d'avoir cette construction en miroir ? Elle aurait pu (dû ?) se contenter de la partie historique que j'ai préférée.

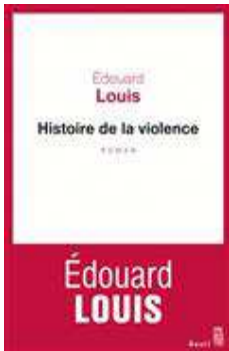
Une jolie maquette en prime !





**Léon, Sarah. - Wanderer. - H. d'Ormesson. - 171 p. - 15 €**

Dans le pavillon du Pommier Chemin, au fin fond du Bourbonnais, Hermin compose l'Hommage à Schubert. Les partitions qu'il connaît par cœur lui rappellent le temps qu'il partageait avec Lenny, son élève prodige, jouant à quatre mains des morceaux du compositeur romantique. Et voici, un soir d'hiver, avant que la neige ne recouvre le jardin, un voyageur, ein Wanderer, frappe à la porte : c'est Lenny, l'adolescent devenu homme qui revient vers son meilleur ami, après des années d'absence. Sa décision inattendue d'arrêter la musique surprend l'ancien maître, surtout qu'elle arrive au moment où le musicien est au sommet de la gloire. Entre les souvenirs et le malaise des retrouvailles, le compositeur et son ancien disciple essaient de restituer la relation très intime qui les a toujours liés sans qu'ils sachent trouver des mots pour l'exprimer. Avec de la pudeur, à travers des subtiles insinuations, le lecteur découvre des secrets d'une amitié particulière, à la Rimbaud et Verlaine ; on s'introduit dans le silence des lieux couverts de neige et, comme dans un long Lied, on succombe à l'entente des deux protagonistes, à l'accord de leurs âmes. Lenny – Rimbaud, Lenny – Werther, héros d'une autre époque, souffrant d'amour pour son maître, apparaît dans la vie d'Hermin comme un reproche, comme un cas de conscience. Un très beau roman sensible, faisant appel à tous nos sens, rendant hommage à l'Allemagne, à ses littératures et musiques.

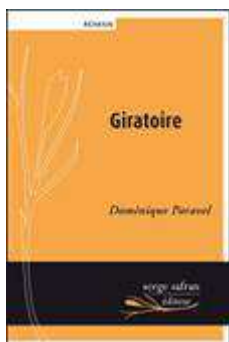


**Louis, Edouard. - Histoire de la violence. - Seuil, 2016. - 229 p. - 18€**

« Un soir de Noël 2012, le narrateur rencontre Reda après un repas avec des amis, et lui propose de venir discuter chez lui. L'homme lui raconte son enfance et l'arrivée de son père venu d'Algérie. Un peu plus tard, Reda insulte, frappe et viole son interlocuteur. Le livre relate l'histoire de cette nuit et des jours suivants, en cherchant les origines et les raisons de la violence. »

Après le très remarqué En finir avec Eddy Bellegueule, ce second roman était très attendu, avant même le remous médiatique suscité par un rebondissement judiciaire inattendu.

A mon sens, moins percutant que sa première autofiction, ce témoignage n'en est pas moins bouleversant. L'usage de la double voix narrative qui permet à la fois l'introspection et la mise à distance est très bien vu.



**Paravel, Dominique. - Giratoire. - S. Safran, 2016. - 196 p. - 17 €**

Il y a 40 000 ronds-points en France, ils sont construits pour diminuer la vitesse des conducteurs et pour rendre des intersections plus fonctionnelles. Chacun d'eux est unique, souvent décoré afin d'attirer les visiteurs vers la commune dont il dépend, devenant son emblème.

C'est ainsi que Joaquin Reyes est contacté par la commune de La Virote, près de Montélimar, pour concevoir un projet d'embellissement d'un rond-point stratégique. Il se rend dans le Sud pour présenter son dossier lors de la réunion du conseil municipal, accompagné de Vivienne Hennessy, une « consultante » de sa société. Le trajet de Paris à La Virote sera plus long que prévu et les deux protagonistes feront plus ample connaissance...

Les portraits du roman sont hauts en couleurs, la rencontre fortuite qui, en fait, est un break dans la vie, pour Joaquin et Vivienne devient une vraie échappatoire des déceptions quotidiennes.

Malgré la fin inattendue et un peu triste, le roman est agréable à lire et drôle.



**Perrignon, Judith. - Victor Hugo vient de mourir. - L'Iconoclaste, 2015. - 246 p. - 18 €**

Mai 1885 : Victor Hugo est à l'agonie. Nous assistons aux derniers instants de sa vie en compagnie de quelques proches, en toute intimité. Petit à petit, la nouvelle parvient au peuple : le grand homme va les quitter. Le 22 mai 1885 le rapport de police inscrit : « Victor Hugo vient de mourir ». C'est alors que l'événement prend une ampleur incroyable. Un million de journaux sont vendus, tout le peuple est en deuil, certains même en larmes. C'est l'auteur des Misérables qui vient de disparaître et le gouvernement craint d'éventuels débordements politiques : la mort du poète pourrait être récupérée par les anarchistes ou par les socialistes. Les communards, les syndicalistes, les féministes, les commerçants, les académiciens... tous veulent assister aux funérailles nationales.

Judith Perrignon est avant tout journaliste et cela donne une force supplémentaire à son récit très émouvant des événements. L'auteur a puisé dans les archives de la préfecture de police de Paris pour rendre un très grand hommage à Victor Hugo. Ce livre est à la fois une chronique détaillée qui tient le lecteur en haleine, mais aussi un roman historique au style impeccable.

Il a reçu le Prix Révélation de la Société des gens de lettres.



**Ragouneau, Alexis. - Evangile pour un gueux. - V. Hamy, Chemins nocturnes, 2016. - 359 p. - 19 €**

Un cadavre est repêché dans la Seine, portant d'étranges stigmates christiques. Il s'agit du corps de Mouss, un SDF qui avait participé à l'occupation de Notre-Dame. Deux jours avant Noël, il fut le porte-parole médiatisé des oubliés de la société. Il réclamait des logements décents. Le père Kern avait assisté aux événements.

A Notre-Dame, on croise bien sûr dans ce lieu des religieux, mais aussi les forces de l'ordre et plus surprenant, les sans-abris, qui semblent faire partie du décor. Dans l'église où la charité devrait être de mise ou dans la rue où la survie est censée rimer avec solidarité, tout n'est que manigances et égoïsme.

L'enquête est confiée à la juge d'instruction Claire Kaufmann, aidée du commissaire Landard et du lieutenant Gombrowicz. Le Père Kern suit également l'affaire parmi les SDF. On retrouve avec plaisir ces personnages tourmentés (le père Kern qui se bat toujours avec la maladie, la procureur homosexuelle et mal dans sa peau). Descriptions réalistes, dialogues vivants, et l'histoire est servie par une écriture soignée.



Alexis Ragouneau a osé construire son roman autour des sans-abris qui peuplent les quais de Seine et donne la parole à des hommes qui ne l'ont jamais. Le milieu des SDF est vraiment très bien décrit, l'auteur nous immerge au cœur de cette société abîmée. Ayant travaillé à la cathédrale Notre-Dame et connaissant ses moindres recoins, l'auteur place ce monument au centre. Il insuffle une atmosphère vraiment particulière.



**Stoleru, Lionel. - Les iris jaunes. - A. Carrière, 2015. - 146 p. - 15 €**

Le narrateur est médecin généraliste, mais il accepte d'écouter les confessions de Mme de Saint-Fulgent, qu'il sent perdue après qu'elle ait reçu un bouquet d'iris pour la remercier de quelque chose qu'elle n'a pas fait ! Comment expliquer cela ?

Le médecin raconte l'histoire extraordinaire de cette patiente à laquelle il arrive des événements troublants, qui pourraient faire passer cette femme pour folle, pour lesquels il prend conseil auprès d'un confrère psychiatre. Celui-ci a une idée précise du trouble dont pourrait souffrir la patiente et met en place un plan, une quête psychanalytique qui révélera le passé de Mme de Saint-Fulgent et de ses proches.

Entre temps, a lieu un meurtre dans l'entourage de la malade et on accuse son père d'avoir volé des tableaux aux juifs.

Petit livre au suspense angoissant qui révèle les traumatismes de l'enfance et la sélection des souvenirs pour refluer les plus douloureux dans le subconscient et se protéger, sans pour autant les effacer. Sauf que les souvenirs réapparaissent sans que la patiente s'en rende compte, ce qui a pour résultat de lui faire faire certaines choses dont elle ne se souvient plus ensuite.

Le livre oscille entre roman médical et thriller, et le médecin se transforme en détective afin de remonter aux sources du mal-être de la patiente. Malgré la gravité des faits, l'atmosphère reste légère, et on passe un bon moment partagé entre humour et suspense. On se croirait chez I. Yalom.

Une excellente lecture (3 avis).



**Vizzini, Ned. - Tout plutôt qu'être moi. - La belle colère, 2016. - Traduit de l'américain. - 396 p. - 19 €**

Initialement sorti aux USA en 2006 sous le titre It's kind of a funny story et adapté au cinéma en 2010, ce roman est édité pour la première fois en France grâce au travail des éditions La Belle colère, spécialisées dans les œuvres sur l'adolescence.

Craig est dépressif et suit une thérapie (enfin, plusieurs...). Il vit à Brooklyn, mais connaît bien Manhattan où il a passé son enfance. Il ne comprend pas pourquoi il déprime, vivant dans une famille aimante, reçu dans l'un des meilleurs lycées de Manhattan, dans une prépa prestigieuse, avec le résultat maximum des points. Craig aurait dû réussir ses études et sa vie était pour lui toute tracée... Cependant, peu à peu, Craig va se sentir perdre pied. Conscient de faire fausse route, il fuit le stress et la peur de l'échec entre fêtes, drogues et désirs d'adolescent. De plus en plus, il pense au pont de Brooklyn... Au bout de trois mois au lycée, son angoisse atteint un point de non-retour, les tâches à accomplir deviennent des tentacules qui se multiplient jusqu'à ce qu'il lui devienne impossible de leur échapper.

Ned Vizzini touche ici à la dépression avec à-propos et les quelques lignes de sa biographie au dos de l'ouvrage nous expliquent un peu pourquoi... En effet, le roman aurait-il quelque chose d'une autofiction ? En tout cas, la justesse dans la description des sentiments et émotions liés à la dépression m'a beaucoup impressionnée. On ne s'attache pas tout de suite au personnage, surtout que son mal être le rend parfois irrationnel et énigmatique pour le lecteur comme pour sa famille. J'ai trouvé quelques longueurs au milieu de l'ouvrage avant que Craig n'entre à l'hôpital, mais en poursuivant ma lecture, j'ai découvert la seconde partie de l'histoire qui m'a énormément plu. La galerie des personnages que Craig rencontre donne un nouveau souffle au récit et nous permet à nous aussi de respirer au milieu du marasme de sentiments difficiles ressentis par le personnage principal.

J'ai vraiment beaucoup aimé ce roman qui, pour moi, touche au cœur et avec précision le thème difficile de la dépression.

